

POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA

MILANO REDAZIONE
VIA SENATO 2

F.T. MARINETTI

Anno IV.

ALBERTO
MARTINI
+ 1905 +

Luglio

N. 6

1908

IL NUOVO GRANDE CONCORSO DI “POESIA,,

LA nostra Rivista, considerando la poesia come elemento essenziale di ogni creazione letteraria, ha deciso di attribuire un premio di

Lire 3000

ad un Romanzo italiano inedito.

1. - È lasciata ai concorrenti la più assoluta libertà circa il soggetto e il genere del romanzo.
2. - Il romanzo premiato sarà pubblicato e diffuso per cura ed a spese di *Poesia* nelle proprie edizioni.
3. - Sul guadagno netto che darà la vendita l'autore percepirà il 50 %.
4. - Il resto sarà devoluto al fondo premi per i successivi concorsi di *Poesia*.
5. - Ogni manoscritto potrà essere firmato col nome o con un pseudonimo, e dovrà essere accompagnato dalla bolletta d'abbonamento 1907, oppure da quella 1908.
6. Il prezzo d'abbonamento a *Poesia* è di L. 10 per l'Italia, 15 per l'estero, e deve essere mandato direttamente alla nostra Amministrazione (Via Senato 2, Milano) mediante cartolina vaglia.
7. - La chiusura del Concorso, dato il grandissimo numero dei concorrenti, e volendosi soddisfare alle loro insistenti richieste, è stata prorogata al 30 agosto 1908.

IL DIRETTORE

F. T. MARINETTI.

IL CLAMOROSO SUCCESSO

DELLA

"VILLE CHARNELLE" DI F. T. MARINETTI

(Giudizi della stampa e lettere di Juliette Adam,
Arthur Symons, ecc.)*Dal « Figaro »:*

C'est une personnalité bien connue dans les milieux littéraires de Paris que celle du poète F.-T. Marinetti, auteur du *Roi Bombance*, et directeur de *Poesia*, cette belle revue internationale vraiment unique en ce qu'elle publie dans leur langue originale les vers inédits des grands poètes de tous les pays. Le poète Marinetti s'impose aujourd'hui par un livre d'une puissante originalité: *La Ville charnelle*, qui vient de paraître chez l'éditeur Sansot. Ce sont des poèmes orientaux, d'un charme voluptueux et aux descriptions dramatiques, qui classent dès aujourd'hui F.-T. Marinetti au rang des très intéressants poètes français.

S.

Dal « Figaro »:

Voici un recueil de poèmes: *la Ville charnelle*, qui va soulever bien des enthousiasmes et ben des réprobations; il mérite les uns et les autres, et son auteur, le poète Marinetti, digne très souvent d'une haute et fervente admiration, a besoin parfois de quelques excuses. Donnons-les-lui tout de suite; ce poète italien est né sous le soleil d'Egypte, la lumière d'Afrique l'a quelque peu ébloui, et ses yeux se sont emplis des voluptueuses visions de l'antique Egypte, et c'est pourquoi il y a dans ce livre des pièces dont on ne saurait parler ici, mais il en est d'autres, et beaucoup, dont on peut sans restriction admirer la force lyrique, la délirante imagination, le rythme étrange, harmonieux et nouveau. N'en doutons pas, il y a dans ce « livre d'amour », que M. Marinetti dédie à ses

fossoyeurs, des pages qui sont d'un vrai, d'un beau poète, et d'un poète généreux, enthousiaste, désintéressé, qui aime la Muse, même et surtout dans le génie des autres; il faut lire, après ces « petits drames de lumières », ces dithyrambes où sont exaltés l'art de Gustave Kahn:

O Génie africain que le sort exila
Dans le tohu-bohu des foules parisiennes !...

et celui d'Henri de Régnier:

O rameur nonchalant dont la voix nostalgique
Cadence les saccades de l'aviron sonore
Et le mol froissement velouté de la pale,

et celui de Mme de Noailles, dont il dit joliment que:

C'est elle dont la voix jaillissante et lunaire
Se balance parfois dans ses poèmes.
Comme la tige même des astres parfumés!

Ph.-Emmanuel Glaser.

Dall' « Intransigeant »:

M. Marinetti joint au goût qu'il professe pour la poésie une activité dévorante. Dans le même temps qu'il publie à Paris un volume de poèmes écrits en français: *La Ville charnelle*, il édite à Milan une revue, *Poesia*, où il hospitalise la poésie franco-italienne, et il met au jour, encore en France, un volume assez mordant contre d'Annunzio, qui mérite tout de même mieux que cet éreintement.

Il faut citer comme un modèle d'étrange exaltation romantique la dédicace que donne M. Marinetti à son volume; *La Ville Charnelle*, Rien que ces lignes suffiraient à faire comprendre la différence qui sépare le goût français de l'italien.

Cette dédicace, la voici:

Je dédie ce livre d'amour
à mes fossoyeurs
Pour qu'au dernier soir
Sous la chair lasse et auguste
D'un beau ciel printanier
Et parmi la bousculade
Des croix soules et des herbes passionnées
Ils veuillent bien ne pas secouer mon corps
En songeant aux lèvres féminines
Qui l'ont embaumé de volupté
Religieusement.

L. B.

Dall' « Intransigeant »:

M. F.-T. Marinetti, directeur de *Poesia* et l'auteur de *La Ville charnelle*, poèmes, et de *Le Dieux s'en vont, d'Annunzio reste...* (deux volumes chez Sansot et C. ie, 7, rue de l'Eperon, Paris), M. F. T. Marinetti est un admirable tempérament lyrique, d'une fougue irrésistible et d'une chaleur qui gardent toujours leur rythme, dans le tourbillonnement d'un armée de métaphores.

Car M. Marinetti est essentiellement un poète et un latin. Son désordre est toujours volontaire et M. Marinetti en connaît les limites. Par cela on pourrait l'apparenter aux lyriques éclatants du crépuscule romain, aux Rutilius, aux Claudien, aux Maximianus, s'il ne les surpassait par le mouvement qui, chez lui, pourtant, ne déplace jamais fâcheusement la ligne. M. Marinetti nous a donné, hier, cette kermesse satirique où la truculence d'un Jordaëns se mêle aux songes drôlatiques de Pantagruel et encore aux songes sataniques de Dürer, revus par Goya y Lucientes, et qu'il nomma *Le Roi Bombance*. Aujourd'hui ses poèmes de *La Ville charnelle* permettent d'évoquer Rubens et Dante par leur mé-

lange de sensualité, d'étrangeté de mysticisme cruel et de libre volupté. Ils marquent l'audace de la force, la ruse et l'ivresse de la lumière d'une sorte de faune symboliste qui rit au Soleil et ricane à la Nuit. Mais, ne vous y trompez pas, cette double sincérité de l'ironie et de l'enthousiasme que dit une dédicace digne d'Hamlet, cache encore un critique spirituel. M. D'Annunzio seul n'en conviendra peut-être pas!

G. Valette.

Dal « La Province » :

Je disais plus haut que des écrivains, même des plus grands, n'ont pas dédaigné de décrire les courses d'automobiles. Paul Adam a été l'envoyé spécial du journal « L'Auto » au circuit d'Auvergne, si j'ai bonne mémoire. Et je reçois précisément le dernier livre de ce grand et passionné poète F. T. Marinetti: « La Ville Charnelle », où sous le titre: « La Mort tient le volant », l'auteur décrit avec une force d'expression vraiment admirable la fièvre passionnante, haletante et tragique du spectateur des courses d'automobiles. Voici, du reste, un extrait de ce petit chef-d'œuvre:

« — Voici ton ennemi: l'Espace!... l'Espace devant toi!... Tue-le donc! Décharge-toi sur lui à brûle-pourpoint!... »

« Les bombes galopantes éclataient sur tous les points du circuit, omniprésentes et rancunières comme les drapeaux rouges d'une révolution. Le levain de l'enthousiasme général gonflait bizarrement la pâte du terrain, dont la croûte brune se lézardait de joie.

« La folie souffla si violemment dans le pneumatique immensurable du circuit, qu'il prit la forme d'un colimaçon, montant en vis vers le Zénith, dont le plafond nuageux était troué çà et là par les curiosités du Soleil.

« Et les chauffeurs mêlaient leur cris déments:

« — Plus vite que le vent! Plus vite que la foudre!... Plus vite que le curaro lancé dans le circuit des veines!... En vérité... en vérité, on peut bien lancer sa machine sur la cascade de l'averse, en montant vers

les nues à grands coup de moteur!... Sur l'arc-en-ciel!... Sur les rayons de lune!... Il s'agit de vouloir! Se détache qui veut!... Monte au ciel qui désire!... Triomphe qui croit!... Il faut croire et vouloir!... O désir, éternelle magnéto!... Et toi, ma volonté torride, grand carburateur de rêves! Transmission de mes nerfs, embrayant les orbites planétaires!... Instinct divinateur, o boîte des vitesses!... O mon cœur explosif et détonnant, qui t'empêche de terrasser la Mort?... Qui te défend de commander à l'Impossible?... Et rends-toi immortel, d'un coup de volonté!.. »

« C'est ainsi que le Jaguar métallique, avalant d'un seul trait l'immense serpent du circuit, enjamba le torpilleur funèbre de la Mort, et mordit en plein dans son scaphandre vitré de diamants. »

Pierre Louys raconte quelque part qu'un sculpteur grec menacé par la foule pour avoir martyrisé un esclave à qui il voulait faire représenter la Douleur luttant contre l'Orgueil, éleva la statue à la face de la foule, et que la haine de celle-ci se changea en un immense sentiment d'admiration. De même, devant mes lecteurs, j'élève cette précieuse page du poète Marinetti pour qu'ils oublient et la hardiesse et l'impopularité de mon paradoxe.

Luca Rizzardi.

JULIETTE ADAM A F. T. MARINETTI

Abbaye de Gif, 10 Juillet 1908.

Monsieur,

Vous devinez, j'imagine!, l'effet de dynamite que produisent vos vers dans un cerveau classique. Pataboum! Pataboum! Chaque image crépète, éclate en ma tête et que ne peuvent un moment engourdir les rythmes des « écrivassiers qui comptent sur les vingt doigts de leurs pattes fangeuses. »

Je veux bien reconnaître, Monsieur, qu'il y a une puissance à faire jaillir l'image rutilante, effrénée, fulgu-

rante, automobilesque, tourmentée, ti-rebouchonnée, des choses les plus vissées à leur immobilité, et reconnaître que je suis souvent emportée avec vous dans leur cours et aveuglée de leur lumière. Mais ce « nouveau » ne me fait pas oublier l'« ancien ».

J'aime les lentes théories traditionnelles d'art qui se déroulent et s'enchaînent les unes aux autres, comme j'aime mon arrière-grand-père et mon arrière-petits-fils.

Courez, Monsieur; vous êtes habile à manier la machinerie poétique et je ne vous marchande pas l'admiration qu'on a pour les chauffeurs habiles; mais permettez que je préfère, à mon âge!, les vieux temples encolonnés où circule la brise embaumée des champs athéniens, à l'acre parfum (si parfum il y a) du pétrole dans les garages et aux odeurs zolesques des rues des villes. J'applaudis aux jeunes, mais je reste vieille.

Mes sympathies « quand-même ».

Juliette Adam.

ARTHUR SYMONS A F. T. MARINETTI

*Cher chauffeur
de la Muse automobile!*

Vous avez fait le grand tour par terre et aux cieux avec une vitesse étonnante. Merci pour ces beaux petits Dramas de lumières et pour les hommages étoilés que vous avez versés sur les têtes (étonnées!) des grands poètes de la terre.

Arthur Symons.

(La continuazione al pross. numero).

IL CLAMOROSO SUCCESSO

DI "LES DIEUX S'EN VONT, D'ANNUNZIO RESTE"

(Giudizi della stampa
e di Camille Mauclair, Francis Jammes, ecc.)

Da « *L'Action Française* » :

Un livre ironique et amusant de M. Marinetti, illustré de dessins baroques, *Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste*, rappelle l'attention sur ce singulier mélange de talent et de plagiat, de lyrisme et de puffisme, de cabotinage et de sincérité aiguë qui a nom Gabriel d'Annunzio. Rien de ce que nous apprend M. Marinetti sur les bizarreries de son héros ne nous étonne. D'Annunzio est un des derniers imitateurs de lord Byron, avec moins de style et de noblesse d'âme. Les procédés par lesquels il attire, sans la retenir, l'attention de ses contemporains ont quelque chose de fallacieux, de bariolé, de disparate qui déconcerte et qui irrite. Quelques belles pages du *Triomphe de la Mort* et du *Feu* font néanmoins pardonner ces allures d'un romantisme chauve et désuet.

A Paris, D'Annunzio eut peu de succès mondains. Son insupportable infatuation déconcertait ses admiratrices les plus décidées. Sa conversation paraissait médiocre. L'exubérance, la gaité, l'esprit de M^{me} Mathilde Serao achevèrent de le mettre au second plan, car il n'y a pas de place ici pour deux vedettes italiennes à la fois. On raconte que le glorieux m'as-tu lu conçu de cette dépréciation quelque amertume. Ses récentes « victoires mutilées » (ainsi dénomme-t-il ses fours les plus notoires) ne lui furent pas une consolation.

Au reste, il entre toujours quelque convention et quelque snobisme dans l'admiration que nous portons aux auteurs étrangers. La contexture même de leur œuvre, le chant, c'est-à-dire l'essentiel, nous é-

chappe. Quant à la personne, il est bien rare qu'elle ne diminue pas l'effet des livres.

Léon Daudet.

Dal « *Daily Mail* » :

A POET'S SEA BATH.

An amusing book has just come out, by the Italian poet *Marinetti*, all about Gabriele d'Annunzio and his extraordinary methods of self-advertisement. D'Annunzio is convinced that it is not enough for a man to write well and be a fine poet and novelist. No; he must also do amazing, eccentric things. People will then buy his books, saying: « Here is something by the man who takes sea-baths on horseback. It must be interesting. Let us read it ».

For that is what d'Annunzio is accused of doing. It is said that at Viareggio, not long ago, he was perceived, wearing no clothes worth mentioning, riding seawards on a fine charger. After caracoling about amongst the breakers for a time, much to the alarm of less illustrious bathers, he came hout on to the sands an obliging friend, posted there for the purpose, threw a gorgeous purple mantle over him, and he withdrew.

D. M.

Dal « *Journal des débats* » :

M. F.-T. Marinetti qui est à la fois un poète plein d'emphase, un critique plein de finesse et un pamphlétaire plein de verve vien de consacrer au *divin Gabriel* un petit livre plein de mystère... Il porte ce titre

obscur: *Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste*. M. Marinetti appartient-il aux admirateurs du poète? doit-il être rangé au contraire parmi ceux qui ne l'apprécient pas à son juste mérite? En vérité, on ne sait trop.

Le livre de M. Marinetti est écrit dans un style, si l'on peut dire, moitié figue, moitié raisin. Hyperboliquement laudatif par moments, ce bibliographe sait être aussi cruellement ironique... Tel qu'il est d'ailleurs, son volume est d'une lecture instructive. Il réjouira ceux que le puffisme du divin Gabriel exaspère, il n'empêchera pas ceux qui aiment ses vers et sa prose splendides de continuer à les aimer...

Gabriel d'Annunzio est avant tout, pour M. Marinetti, un Barnum de génie, sans égal dans l'art d'administrer sa gloire et de tenir en haleine l'étonnement béat d'une clientèle de snobs. Il est « l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplomatique demeurent légendaires ». Dans une série de croquis légers, M. Marinetti montre « le fils de Casanova et de Cagliostro » dans les attitudes caractéristiques qu'il prend pour l'éternité. Séjournant dans un petit village toscan, le divin Gabriel se rend tous les dimanches matin sur un grand cheval plus blanc que le marbre de Carrare, vêtu lui-même de blanc, botté de blanc, chapeauté de blanc, cravaté de blanc, ganté de blanc. Immobile, il assiste dans cet équipage au concert que donne l'orchestre

municipal. Et les paysans de s'écrier: « Eh là! Le poète est en train d'essayer son monument équestre ».

Et voici le divin d'Annunzio, se baignant à Viareggio, à cheval, tout nu, dans la mer divine. Sur la plage, une très illustre actrice, son amie, l'attend. Entre ses bras déployés elle soulève un lourd manteau de pourpre et le jette sur le corps ruisselant du poète sortant de l'onde.

Qu'y a-t-il d'exact dans ces récits, dans ces légendes? Rien n'est plus difficile à déterminer. Le poète lui-même prend plaisir à propager ces historiettes. N'est-il pas établi aujourd'hui qu'il est personnellement l'auteur de la lettre anonyme par où furent dénoncés au monde ses « plagiats » retentissants? Dans la carrière du « fils de Cagliostro et de Casanova », ce fut là un moment difficile entre tous. Déjà, ses amis le croyaient écrasé sous le ridicule et sous la honte. D'Annunzio se releva d'un bond, et, par une série de pirouettes légères, mit les rieurs de son côté. Depuis lors, le divin Gabriel passe pour invulnérable. Enfant gâté de la gloire et du génie, il a su se faire tout pardonner. La renommée de l'écrivain se fonde d'ailleurs sur une base si solide, que les fâcheuses gamineries par où l'homme croit l'étendre ne réussissent qu'à la ternir sans l'ébranler.

Maurice Muret.

CAMILLE MAUCLAIR A F. T. MARINETTI

Saint-Leu-Taverny, 15 Juillet.

Mon cher confrère,

Je vous remercie de vos deux livres. Dans la Ville Charnelle, j'ai retrouvé avec plaisir, parmi de beaux morceaux lyriques, le poème que vous avez bien voulu me consacrer.

Votre pamphlet sur D'Annunzio m'a beaucoup renseigné et diverti. J'ai eu le bonheur d'être démarqué par ce célèbre écrivain, qui a bien voulu emprunter toute une scène, avec le style

presque littéral, au début de mon roman Couronne de clarté, et la remplacer dans les Vierges aux rochers. Mais je suis très fier de cet emprunt fait au second livre d'un jeune homme alors ignoré, et j'y ai vu un encouragement. D'ailleurs D'Annunzio en a fait un usage excellent, et j'ai la plus grande admiration pour la plupart de ses romans, qui sont d'un grand artiste de lettres.

Je vous serre bien cordialement la main.

Camille Mauclair.

FRANCIS JAMMES A F. T. MARINETTI

Orthez, 15 Juillet 1908.

Marinetti,

Que vous écriviez en vers ou en prose, c'est toujours une incroyable fougue et vous faites songer à ce clown de Banville qui fait un tel saut sur son tremplin qu'il rebondit jusqu'aux étoiles. Mais le jour où votre muse s'assagira, de quelles harmonies lentes et hautaines ne disposera pas votre luth?

On cite dans la Petite Gironde d'aujourd'hui, qui est un très grand journal de province, des passages de votre étude sur D'Annunzio. Si ce poète est vraiment aussi spirituel que vous le dites, il sera bien content de votre étude étincelante.

Je vous tends les mains en vous remerciant d'une façon spéciale pour le poème que vous m'avez dédié.

Francis Jammes.

(La continuazione al pross. numero).

Les fêtes de poésie

Au Théâtre d'Orange

Le prochain cycle des représentations du Théâtre Antique d'Orange, sous la chorégie de MM. Paul Mariéton et Antony Réal, est définitivement fixé aux 8, 9 et 10 août.

Il comprend trois soirées:

Samedi, 8: *Iphigénie*, tragédie de Jean Racine; — *Danses grecques d'Alceste*, de Glück, par le corps de ballet l'Opéra-Comique; — *Le Cyclope*, drame satirique en 1 acte, de M. Léon Riffard, d'après Euripide.

Dimanche, 9: *Médée*, tragédie de M. Catulle Mendès, avec la partition de M. Vincent d'Indy; — *Le Roi Midas*, comédie antique en 4 actes, de MM. André Avèze et Paul Souchon.

Lundi, 10: *Les Burgraves*, de Victor Hugo.

Ces différents ouvrages seront interprétés par des artistes de la Comédie-Française, avec le concours musical accoutumé.

L'Italie littéraire sera représentée à ces fêtes des Muses latines par notre Directeur F. T. Marinetti, qui vient d'y être tout spécialement invité.

“POESIA,,



(Disegno di R. ROMANI).

A MARINETTI

Vous, le Conquérant des étoiles
Emporté sur la fulgurante trajectoire
De l'Automobile furibonde;
Vous, le Peintre des fabuleuses Toiles
Où *Bombance* résume l'histoire
Et résume aussi le Drame du Monde,

Je vous salue, Chevalier du lyrisme fort
En qui se tord le Cyclone du Génie;
Je vous salue, Conquistador de la Mort
Qui chevauchez le Pégase de la Folie!

Vous courez sur la Plage de feu des Astres,
Vous poursuivez les Infinis, vous franchissez
Les portes de l'Ether aux nuageux Pilastres
Et dans l'Inconnu, splendide, vous surgissez.
Vos Nerfs sont les plumes de vos Ailes;
Fils subtils, ils vous attachent aux cioux,
Et dans la Harpe qu'ils érigent se mêlent
Le soupir du Zéphir et le Vent furieux.

O Fou, malade du Sublime,
Appareillez pour les Amériques des Nues;
Fou Visionnaire et Sage
De la Sagesse et de la vision des Ages
Et de la Folie des Extases inconnues.
Vous qui ne connaissez le Marteau ni la Lime
Et qui coulez comme une Cascade frémissante
(Chanteuse en les berçant des Roseaux ed des Menthes)
Et qui dans l'Abîme
Jetez le bruit énorme d'un Lyre d'Eau
Dont les Cordes tombent d'en Haut,
Je vous salue du pied de votre Cime.

Trois Nations en vousont leur Hôte présent:
 L'Égypte et sa clarté dansante et son Désert,
 L'Italie suave et ses Concerts
 La France et son Ardeur de Révolte et de Sang;
 Et vous êtes ainsi la belle Trilogie
 De trois Forces en vous jetant leur énergie;
 Et vous êtes marqué par le sceau du Soleil
 Qui, comme un Epervier, posé sur votre Crâne,
 Fouille votre Cerveaux avec son bec vermeil
 Et prête son Essor à votre Front qui plane;
 Et vous êtes marqué de la Vigueur première
 Que l'Homme reconquiert aux sables de Lumière,
 Et dont vous dotent les Trois Patries
 Qui tendent votre Lyre au vent de l'Hystérie.

Vous nous avez chanté les Edens de Clarté
 Vous nous avez chanté les astrales Ravines,
 Vous avez découvert la nerveuse Beauté
 Du Mécanisme fou qui torture les Villes,
 Et, comme un Mage pur qui déchiffre et devine,
 Vous avez, après la prodigieuse féerie des Iles,
 Tourné le tourbillon des Ivresses subtiles,
 Et dans le Cauchemar de notre Enfer de Rails
 — Emprisonnant le Monde au filet de ses Mailles,
 Arrachant son symbole à l'Élément captif —
 Vous avez façonné la Clef d'Or du Portail
 Et révélé le Rêve hystérique et lascif

Plongé dans le Néant du Mal et du Blasphème,
 Toujours traînant votre aile effarante d'Icare
 Que ne fond pas la Foudre et que l'Ivresse égare,
 Vous avez embrassé le Secret du Problème.

Et dès lors, déchaînant les Forces au carcan,
 Vous avez fait légers le Granit et la Fonte
 Et vous avez franchi les Obstacles Balkans
 Au dos du Monstre en Fer que votre Course monte.

Chevauchez, ô Poète, en nos Maux infinis.
 Partout où la Vigueur voyage elle est féconde.
 Le suprême Idéal, libéré du Granit,
 S'envole, et va se perdre aux purs Contours du Monde.
 Domptez notre Univers à vos Rythmes habiles,
 Franchissez l'Absolu que l'Inertie nous voile;
 Télescope, Boulet, Ballon, Automobile
 Servent à votre Rage à cueillir les Etoiles.

Visitez le Ciel vaste où pendent tous le Dieux
 Rutilants suicides de la Forêt des Astres;
 Visitez tout le Mal des Nérons vicieux
 Et toute la Splendeur qui couvre les Désastres.
 Chantez! Que chaque corde éclate d'Étincelles
 Et résonne à vos Doigts en Rythmes d'Océan,
 Afin que les Forêts debout sur les Libans
 Bénissent votre Front d'un Cèdre aux larges Ailes.

Emile Bernard.

POESIA ha pubblicato i medaglioni di G. Carducci, G. Pascoli, della Comtesse de Noailles, di G. Marradi, Gustave Kahn, A. Colautti, Henri de Régnier, Térésah, Vielé-Griffin, S. Ferrari, Paul Fort, Ada Negri, Francis Jammes, Gian Pietro Lucini, Arno Holz, Domenico Oliva, Emile Verhaeren, Camille Mauclair, Edmondo De Amicis.

POESIA pubblicherà i medaglioni di Jean Moréas, Gabriele d'Annunzio, Edmond Rostand, A. Boito, Mæterlinck, Catulle Mendès, L. Tailhade, Léon Dierx, Jean Dornis, Jane Catulle Mendès, Rachilde, Jules Bois, A. Mockel, Saint-Pol-Roux, P. Claudel, J. Richepin, Auguste Dorchain, Remy de Gourmont, Lucie Delarue-Mardrus, A. De Bosis, V. Aganoor, F. Chiesa, D. Tumiati, H. Vacaresco, A. C. Swinburne, Arthur Symons, W. C. Yeats, Fred. Bowles, R. Dehmel, S. Rueda, E. Marquina, Ruben Dario, Rapisardi, Stecchetti, Angiolo Orvieto, Francesco Pastonchi, E. A. Butti, Carlo Dossi, Diego Angeli, Francesco Gaeta, Di Giacomo, C. Pascarella, G. A. Cesareo, G. Cena, A. Baccelli, E. Moschino, D. Gnoli, Trilussa, G. Bertacchi.

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

Le coffret aux parfums

Le coffret or et bleu dont la clef est perdue
Garde aux flacons captifs un arôme enfermé
Et nul ne connaîtra la force et l'étendue
Du silence où profond dort ce cri parfumé.

Quel chaleureux visage et quels bras de vivante
Ont rêvé de rouler sur lui leurs désirs noirs !
Je t'appuie à mon front, ô coffret d'épouvante
Plus attirant et plus lointain que des miroirs.

Qui sait si tes flacons dont j'ignore la forme
Ne tiennent point le suc qui tue obscurément
Ou le parfum fluet, perçant, tragique, énorme,
Qui me mettrait tout le délire humain au sang,

Qui me ferait crier à toute extase : Arrière,
J'ai tout brûlé, j'ai tout traversé, j'ai tout su !
La criminelle odeur restera prisonnière
Et la serrure tait son secret disparu.

Hélène Vacaresco.

**NB. — POESIA pubblica solamente scritti inediti.
POESIA ne publie que de l'inédit.**

DITTIKO

IL SONETTO

Alta bellezza in ferrea cerchia stretta
sfavilla sì di sua luce solenne
che picciol scrigno mai gemma contenne
più di valore e di lavor perfetta:

l'Idea, che non da vincoli costretta,
anche dal carcer freddo alza le penne,
e del ritmo al vigor del suo perenne
foco le gaie iridescenze getta.

O bella forma italica e serena,
ch'esser puoi quando forte al par di maglio,
quando fiore di grazia e passione,

tu non invecchi insin che fiamma vera
di poesia t'avvolga in suo barbaglio
e s'opri in vivo cor la tua fusione!

LA CANZONE

Va, grametta, ostentando una freschezza
che non è più né in lei, né intorno a lei,
la facil'ode a quanti inganni e bei
sogni incanto già diedero e mollezza.

Altra del mondo i cuori urge l'asprezza
perchè d'amore e di dolore omei,
o Arcadia che ogni dì più ignota sei,
abbian a esercitar possa o vaghezza.

Se v'è una morta poesia che mai
non risorga, è l'imbelle onde non venne
di pensier luce o d'opera feconda,

mai; che belando e vezzeggiando assai
in signoria le vacue anime tenne
fin ch'altro verso al sol lanciò sua fionda.

Elda Gianelli.

LA FURÎO

(POESIA PROVENZALE)

SUBRE UN DESSIN D'EN RODIN.

« Coumo subre sa predo, entahina vampiri,
chucharai lou sang de toun couer;
d'espavènto implirai lou founs de tei medoulo;
e de ma presènci, jamai,
jamai te poudras deliéura. »

« Ma poussessieu dins tu, amo vuejo, es entiero,
perço qu'as pas sachu pensa,
as pas sachu vougué, as pas sachu n'auja. »

« De toun atoumie n'ai fa ma demouero,
e me nourrirai de tu,
de tu! de tu!
finqu'à la man de-la de la mouert
e finqu'ei racino de toun èsse. »

E l'espaventablo Furîo
duerbè sa bouco d'oumbro en un crid de trioumfle.

Valère Bernard.

SUR UN DESSIN DE RODIN.

« Comme un vampire attaché sur sa proie,
je suceraï le sang de ton cœur;
j'emplirai d'épouvante tes moelles;
et de ma présence, jamais,
jamais tu ne pourras te délivrer. »

« Ma possession en toi, âme vide, est entière,
parce que tu n'as pas pensé,
tu n'as pas voulu, tu n'as pas osé. »

« J'ai fait ma demeure de ta carcasse,
et je me nourrirai de toi,
de toi! de toi!
jusqu'au delà de la mort,
jusqu'à la racine de ton être. »

Et l'épouvantable Furie
ouvrit sa bouche d'ombre en un cri de trioumpe.

Valère Bernard, trad.

LA CANCION DEL PAJE

Yo fui un caballero de galana corte,
la galante corte de la flor de Lis;
fui preso en Italia, me batí en el norte.
Yo fui un caballero de galana corte
la galante corte de la flor de Lis.

Pajecillo rubio de la regia estancia
y al noble servicio de Su Majestad;
cual mágico ensueno floreció mi infancia
y en dorado ambiente de sutil fragancia
resbaló entre rosas mi primera edad!

Despues, en las jiras y fiestas reáles,
novel cortesano, las damas serví.
Cegaban mis ojos sus gemas triunfales
y entre un oleaje de sedas ducales
confusas pasiones nacieron en mi.

De muchas intrigas desgarré los tules
guardando secretos aprendí á callar,
y adoré á esas damas de ojeras azules
de gallardo porte y ondulado andar

Bajo las soberbias iluminaciones
las vi en las alfombras deslizar su pie;
purpúreos brillaban sus rojos tacones
cual si resbalasen sobre corazones
en las amplias curvas del gentil minué.

Siendo aún muy niño; Cómo me inquietaban!
Con su deliciosa gracia femenil,
y si picarescas en mi se fijaban,
un fulgor de gloria sus ojos dejaban
en el claroscuro de mi alma infantil.

Luego adolescente, las ingenuidades
pronto se trocaron en hondo saber.
Fui flor de capricho de altivas deidades,
las que deshojaron mis virginidades,
con sus milagrosos dedos de mujer.

I despues, osado, decidor, valiente,
en hermosas lides salí vencedor,
y en mas de un rosado camarín de seda,
como el cisne loco tras la flor de Leda
con mis veinte abriles coroné al Amor!

Oh que de aventuras! Disipa el hastio
evocar escenas de remota edad:
Aquí la acechanza y allá el desafio;
y por sobre todas el cuadro sombrío
de aquél duelo trágico en la oscuridad!

I cuantas zozobras y rabia infinita
fieras se adueñaron de mi corazón,
cuando en esa noche de suprema cita,
mi dulce coloquio con la duquesita
malicioso y pérfido sorprendió el bufón!

Pero siempre osado, por lograr mi empeño,
desafié el peligro, lleno de altivez;
la locuela rubia me robaba el sueño,
con sus grandes ojos, su labio risueno
y el albor sedoso de su fina tez.

I fui el más dichoso de todos los pajes,
abeja de amores, acudí al rosal;
nos dieron abrigo discretos follajes,
y entre aromas tibios y crugir de encajes
miel de crespos oros se rompió el panal.

Olvidar no puedo la egregia aventura
que ocurrió en el bosque: De la Reina en pos,
un instante, solo, bajo la espesura
me encontré con ella. Miré su hermosura
y en grave silencio temblamos los dos.

Poblaban el bosque rumores lejanos,
vibraban las trompas con extraño son;
yo creí muy tejos á los cortesanos
y oprimí sus manos con febril pasión!

Vencido el respeto, con vivos antojos,
 pensé q'en amores la ocasión es ley;
 más su faz de pronto floreció en sonrojos,
 y juntos miramos con inquietos ojos
 asomar los finos sabuesos del Rey!

Deliciosas damas, nobles caballeros,
 siluetas rosadas, de pupila azul;
 guardias, chambelanes, pajes y monteros,

con rumor de copas y chocar de aceros
 os borrais lejanos á traves de un tul!

Yo fui un caballero de galana corte,
 la galante corte de la flor de Lis;
 fui preso en Italia, me bati en el norte;
 yo fui un caballero de galana corte
 la galante corte de la flor de Lis!

Alfredo Gómez Jaime

A un suggello

Stilla dorata, pendula su'l foglio,
 la fiamma t'arde e illumina le dita,
 soffuse d'un nitore di germoglio
 cui l'acqua doni palpito di Vita!....

Tu serri a'l soffio di brutture umane
 il dolce spasimar de le parole,
 sì che pe'l foglio, vergine, permane
 un profumo d'incenso e di viole.

Anima, allora che tremante scocca
 la goccia d'oro e il tuo suggel l'incide,
 fulgido per il bacio d'una bocca,
 che pur nel pianto, per dolcezza, irride,

pensa che in core va stillando e in mente
 il gioco de le dita e che su l'oro,
 purificato a'l palpito lucente,
 sfavilla de'l tuo nome il bel tesoro.

Icilio Bianchi.

IL POLITTICO DELLE CAMPANE

L'ALBA.

Apri la stalla. — Riempiva l'aia qualche gallo canoro. — Impallidiva l'ultima stella sopra la giogaia nera, sul cielo tremola e tardiva.

A tratti nella gran calma opprimente un vento lieve come una carezza recava il rombo rotto d'un torrente con un sospiro gelido, di brezza.

L'erbe, nell'ombra luminosa, a pena lucean di rugiadose opre di ragni, quando una squilla tinnula, serena scoppiò di mezzo un fitto di castagni.

Insistente, tremante, esile, sola viva nell'ombra della gran vallata aspettando una tarda boscaiola da sommessi belati accompagnata.

Nota per nota svaniva una bianca falce pendula. — S'acchetava il vento; la campana batteva, come stanca, uno, due squilli... il fremito era spento,

e il Mastro trasse i buoi possenti dove il plaustro aspettava, ove solenne dormia l'aratro sulle alterne prove de' solchi. — Un falco batteva le penne

sollevandosi verso l'aurora che disegnava i monti di cobalto e l'ombra al piano indugiava ancora sotto la luce che nasceva, in alto.

Ruppe da monti il sole. — Errò, pei campi, pei boschi, sulle vette auree battendo e sfolgorò di suoi purpurei lampi i bovi che partirono, muggendo.

IL MEZZOGIORNO.

Poi che concesse il buon seminatore per lunghe ore a' solchi azzurri il seme, il Mastro volle, propiziatore, beber coll'opre il rosso vino, insieme.

E su la terra madre, ancor fremente del rude bacio degli aratri, volle il vecchio con la man benedicente frangere il pane sulle infrante zolle.

Ed anche a' bovi, immobili nel solco, basso il mite-sognante occhio sereno porse col braccio bronzeo il bifolco un buon mannello d'odoroso fieno,

e tutti ricevè la terra antica cui già nel grembo riposava il seme, quella che dopo l'ultima fatica ci terrà tutti addormentati insieme.

Ebber comune il nitido bicchiere; rompeano, a tratti, semplici parole, e il terren molle, come un incensiere, fumava sotto il folgorio del sole.

Quando dal monte, tremolo, sonoro un ondar rimbombante di campane l'ora nunciò che agli altri cessa, a Loro torna il lavoro assiduo e rimane!

Videro a mensa, nelle menti oscure i signori dei campi e un'ombra nacque rapida, di felicità future; ma la campana, rimbombante, tacque.

E i Puri si levaron sulle zolle stretti nel pugno i lucidi bidenti, col Mastro antico, e sì com'egli volle, dettero il Seme, d'un gran gesto, ai venti!

LA SERA.

Un fremito lontano di campane
empie la strada opaca di mistero
e da vette purissime e lontane
squilla e romba pel ciel che si fa nero.

Parte dai monti dove brilla fioco
qualche lume che è forse una fiammata
di sterpi a cui si stenderà fra poco
una ruvida destra affaticata,

torna alle selve dove indugia il vento
col rumore di qualche ultimo volo,
ad una casa, dove a lume spento,
forse, memore, un vecchio aspetta, solo...

L'antico Mastro, zufolando, punge
le pecore su su per la salita;
il suon delle campane lo raggiunge
tutto empiendo di sè, come la Vita;

e l'armento così, va nella sera
col gemito di perse anime umane
tra i citisi dell'arida brughiera
inseguito dall'auree campane,

mentre sfumano in una nebbia fonda
le cime dei contorti alberi strani
e nella fosca nube che gl'inonda
immemori di sè, dormono i piani.

L'ultimo squillo che riscosse i monti
ed affrettò lo stanco pellegrino,
ebbero l'occhio di rosei tramonti,
lungo tremò sotto il gran ciel turchino,

e d'un rombo sonoro empì il chiomato
arco dei colli di rosse fiammelle
mentre sul padiglione sconfinato
rapidamente s'accendean le stelle.

LA NOTTE.

Poi che la Notte vigilò da' cieli
tacquero i monti in un raccoglimento
e, radunando i tempestosi veli,
tornò leggero alle sue rupi il vento.

Dalle vette superbe al pian scheggiato
si confuse la roccia alla foresta
come onde d'un mar pietrificato
per subita virtù, nella tempesta.

A tutti nell'oscurità, lontano
sinuoso gettando un suo barlume
s'affaticava sul remoto piano
biscia d'argento smisurata, un fiume.

Un campanile tenue, salito
fuori degli archi d'un merlato claustro,
in un sogno impotente d'Infinito
il ricurvo attingea timon del Plaustro

portentoso e tacea, come aspettante
di ridonar, col sole, all'indomane,
ai sottoposti campi alto e sonante,
l'ammonimento delle sue campane.

Tutto dormiva così, ma per l'oscuro
aer passava qualche sogno enorme,
qualche non visto nunzio del futuro
facea la notte palpitar di forme.

Un soffio blando, come lene incenso,
ondeggiava tra' solchi, al cielo terso
sollevandosi in un profumo intenso,
suscitando armonie nell'universo,

mentre le stelle ardean sul firmamento
e i monti erano immemori e sul piano
nell'ombra senza luna e senza vento
tacitamente germogliava il grano!

Ferdinando Paolieri.

Le parfum des tabacs blancs ⁽¹⁾

Le cantique rouge du soleil est défunt,
La nuit secrète et lente et berçante m'enchanté;
Le bonheur d'un repos sans limite me tente;
J'écoute le silence alourdi de parfums.

L'odeur des tabcs blancs sous les étoiles vogue;
Le vent rêvant a des soupirs mystiques d'orgue
Et, candide, la lune au bord du firmament
Fleurit splendidement.

Oh! plus jamais, heurtant l'écho endolori,
De ces cris fous! L'envie d'être soi s'amoin-drit;
Toute funeste ardeur au fond du cœur défaille;
L'universelle vie en mon être tressaille.

Puisqu'il te faut sortir de toi et te répandre,
Mon cœur actif, mon cœur, impétueuse cendre;
Mon cœur, oiseau captif, froissant son envergure,
Que tout circuit contraint, à ces parois obscures

D'une humaine poitrine; ô mon cœur obstiné,
Et semblable, en l'effort où nous nous acharnons,
Au fou hagard blessant son geste forcené
A la muraille étreignante du cabanon,

Déborde en la nature, ô cœur olympien;
Évadé du fini, pénètre en l'éternelle

Existence flottante, éparse et sans lien
Où l'âme de la bête et du dieu s'entremêlent;

Où cette âme de l'astre et de la plante et celle
Que tu crois être tienne, éperdument s'enlacent
Et d'un inique essor frémissent dans l'espace,
Telles, dans un feu clair, des milliers d'étincelles.

Écoute en l'ombre bleue ce bruissement de palmes
Monter dans le silence et soudain s'apaiser;
Déguste ces parfums, aux calices diaphanes,
Par la lune embaumant, à profusion versés.

Grise-toi de cette onde échappée à son urne,
Qui tombe de ses bords si finement blutée
Et submerge ces fleurs à la pulpe argentée,
Où s'attarde le vol des papillons nocturnes.

Vois-tu, par millions, les étoiles éclore,
Semblables à ces fleurs qui ornent ton jardin;
Leur pollen lumineux en les cieux s'évapore,
Comme le vil Désir agonise et s'éteint!

Sors du tourment de vivre étouffant en toi-même;
Vois donc, autour de nous, quelle exaltation.
Tout se confond et le parfum devient rayon;
Sois la note perdue en l'orchestre suprême.

Marie Dauguet.

(1) Ces vers sont tirés des « PASTORALES », volume qui paraîtra le 15 octobre chez l'Éditeur Sansot, à Paris.

Il Girino scettico in amore

DA "LE RANOCCHIE TURCHINE",

Striscie di luce nei pantani. Torba
l'acqua gorgoglia sotto alla gramigna:
le raganelle dalla voce arcigna
concertano al trillar d'una tiorba.

Danzan le rane in loro coppie ignude
inclinandosi al suono che s'inchina;
strilla la rannocchietta più turchina
nascondendosi dentro alla palude;

strilla l'amante imberbe e l'accompagna:
l'ombra si allunga come una voragine,
e appar la luna in una sua compagine
che fra le nubi livide ristagna.

*
* *

La rana ascolta; s'ode un frullar d'ale.
Silenzio. Chiama il cicisbeo malato,
ed accorre un girino, impomatato
di mercurio e d'unguento vegetale.

Ah, quante femminelle in dolci aspetti
ha conosciuto e quante trecce ha morso!
Ma per fortuna, se salta sul dorso
il ranocchio alla rana, non la spettina!

Ma per fortuna, se l'amore è grande
e la luna col tondo occhio di rame
scivola e infrasca e sfrasca nel fogliame,
le rannocchie non portano mutande!

Limpidamente, al lume di tre stelle
s'ama, si bacia e canta in folle abbraccio,
e si tracanna lo champagne in ghiaccio
sul petto ansante delle puttanelle.

Dice allora il girino in tono lirico
all'amatrice i suoi dolori atroci,
nel plenilunio s'odono le voci
modulare sommesse il panegerico:

« Accorda i tuoi sospiri, o vecchia amante
sentimentale e raspami un fandango;

io rido come un pazzo anche se piango,
al rischio di tua gola delirante.

Accarezzami l'anima con tronchi
brividi: io voglio addormentarmi, io posso
dormire in un tuo spasimo commosso
ed allargare in tuoi singhiozzi i bronchi.

Così, cullati, come una sottile
fantasima, volante in nuvolaglie,
navigheremo sopra alle boscaglie
tutte fiorite al sol primaverile;

e sfioreremo cuore ed acquitrini
tutti stellati d'oro e lapislazzoli;
o rannocchietta ingorda, come razzoli
nel mio sogno e ne' miei cento destini!...

Aprile! Aprile! April! Quante vedette!
Taciti rimarremo ad ascoltare
come le gemme rompano, alle chiare
notti, e s'infiorin tutte le ramette,

e sogneremo di regine azzurre,
e di torrenti d'oro, e di notturni
languidi, in ritmi lenti e taciturni
che sanno gli occhi al pianto ricondurre!... »

La rana ascolta, Poi si stringe al seno
il girino che sogna, impomatato
di mercurio e d'unguento adulterato,
e sospirando trema in ogni vena.

Si guardano negli occhi i due batraci;
la vecchia e l'amatore adolescente:
la luna è bianca ed è la notte ardente
in una sinfonia come di baci.

Passan le nubi. E guardano. Dall'alto
dei cieli si disegna lor fiorita
di giglio. Ora la notte s'è smarrita
nel candore, smerlata di cobalto.

Enrico Cavacchioli

VINCITORE DEL II CONCORSO DI "POESIA",

COMMENCEMENT D'UN POÈME

au Poète JEAN-MARC BERNARD.

Mon corps sur le fauteuil est un bourg au soleil
Qui s'incline selon la pente et la colline.
L'heure y sonne. La rue est faite d'enfants blonds.
Des femmes, à leur seuil, sourient d'être vivantes.

Avant de galoper, mes instants se relayent.
Je ne sais pas si quelqu'un meurt dans ma poitrine
Où la lumière envoie un vol de petits plombs
Qui déchirent à peine assez pour qu'on les sente.

Mon sang n'a pas de fin ni de commencement.

Ici mon corps; puis la table, puis les murailles;
Je suis moi vaguement. Mes yeux et mes oreilles
Ne reconnaissent pas l'univers et s'embrouillent.
Je suis moi, par dessus quelque chose d'opaque.

Ce qui pense dans moi ressemble au chevrier
Qui est sur les plateaux un matin de printemps.
La brume emplit tous les vallons jusqu'à ses pieds
Tandis que le soleil lui dilate les tempes.



Un robinet en lâchant son eau
Frémit comme un vieillard furieux.
Des spasmes courts longent les tuyaux.
Mes paupières ont peur pour mes yeux.

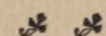
Le chant d'un serin sautille
Sur le bruit dur d'un balai
Et le pique à petits cris
Comme un morceau de pain sec.

Le matin m'éparpille. On est moi n'importe où,
Et je ne cesse pas si près que d'habitude;
Je n'existe pas plus ici que tout autour;
Je ne crois pas sentir, comme les autres jours,

Le monde m'appuyer contre la peau sa joue
De paysan à barbe rude.

Des choses qui sont moi se fauflent et coulent
Entre d'immenses choses qui ne sont personne,
Qui viennent, qui vont loin, qui se contorsionnent,
Qui m'embrassent, qui me traversent, qui m'épongent.

Te suis le marécage où passent des racines.



Tout n'est qu'un tas de glaise; et des mains le façonnent,

Mais soudain d'autres mains le brisent et l'éboulent;
Moi, je n'ai pas de chair. Toi, tu n'as pas de foule.
Un tremblement se perd de la rue à la chaise.

Pas de centre et pas de limites;
Rien qui soit mon âme ou mon sang;
Rien qui soit toute la maison,
Et rien qui soit toute la ville.

Les éléments de l'univers restent assis
Coude à coude, pareils aux enfants dans le cirque
Quand on n'a pas encore amené les chevaux;
Ils regardent les murs, les trapèzes, les cordes;
Ils bougent; ils sont mal sur les stalles trop dures;
Mais les chevaux vont accourir au son des cors.

On se frôle sans se presser l'un contre l'autre.
Aucun souffle ne jette un peu d'air sur la peau.
Les longs trains de frissons n'entrent plus dans ma tête;
La gare dort; tous les butoirs sont au repos,
Mes sens ne craquent plus sous les tampons de fer.

Des chocs, des tensions, des ondes, des sursauts
N'essaient plus d'accoler brutalement les choses.
Il a poussé de l'herbe et de la mousse entre elles
Comme entre les pavés des places de village.

Mais voilà que sans déchirure, sans secousse,
 Mon souffle se faisant à peine un peu plus court,
 Ma tête à peine un peu plus lourde, je m'attriste;
 Et que, sentant les muscles dans mon corps, partout,
 Ceux de mes bras, ceux de mon front, ceux de mon cou,
 S'ennuyer, être plus aveugles et plus sourds,
 Devenir des bêtes, piaffer sur un caillou,
 Comme des mules au piquet dans une cour;
 Sentant une torpeur me saisir aux genoux
 Et me pétrifier lentement jusqu'aux moelles;
 Las d'avoir l'air vivant sans pouvoir être moi;
 Honteux d'être une multitude qui s'affale;
 Ayant l'espoir de mon unité, mais déjà

Le ténace dégoût de l'avoir attendue;
 Essayant un effort pour tasser en bloc dur
 Ce qui préfère encore être moi que la rue;
 Pour maîtriser de haut quatre forces qui ruent
 Ou me faire par elles quatre écarteler,
 Et n'être plus au moins cette âme qui s'endure;
 Comme un roulier se met debout sur la voiture,
 Et d'une main jetant à bas sa couverture,
 De l'autre, en un seul coup qui lui distend les lèvres,
 Tire les guides et redresse les chevaux,
 Repoussant de ma chair je ne sais quoi de chaud
 Qui se laisse tomber à terre, je me lève.

Jules Romains.

IL GIORNO DI TUTTI I VIVI

(POESIA SLOVENA)

Di tutti i vivi, io sento,
 il gran giorno dei vivi. Il cor mi è parso
 balzar con matti palpiti;
 l'anima in sen ciurlar d'un godimento,
 quasi ebbra fosse a un buon Ferran del Carso.

Udite? Dove incupisce la selva
 scapigliata bufera
 come fra il negro pel urli di belva?

Come sopra lo scudo della nera
 nube, di sangue rorida
 spesso spesso fiammeggi una gran spada?
 Questa, o fratelli, è del gran dì l'aurora.

Al nono dì, alla vita! Non invada
 sgomento il sano e il forte, in nessun'ora
 per la spada di sangue! Ell'è temprata
 per i sepolcri, dov'è crollo e morte.
 Ah, tutto ciò ch'è forte
 vive sicuro della sua durata!

O fratelli, ecco il tempo; il tempo è giunto
 Come la va? Su, ditemi!
 Solcò il vomere d'oro i vostri campi?

Dall'incubo del sogno, via, scuotetevi!
 E lampi il cielo, è lampi il dì dei vivi!
 Per chi è in letargo, è inutile;
 è per chi vuole e freme che si abbrivi.

Ottone Zupancic

Luigi Crociato, trad.

MENDELSSOHN

A GIAN PIETRO LUCINI

...*Suona un pianoforte*

Scalpita il piano! E via! come Mazeppa
ecco d'un lampo l'anima allibita
su un focoso caval bianco rapita
in un abisso tra un'infernal teppa.

Notte intorno ed orrore. Ed ecco gli astri
che si gonfiano come mongolfiere
piene di candide angeliche schiere,
e s'alzano azzurrognoli e verdastri.

Degli amanti malati a un pianterreno
si baciano a traverso freddi vetri.
Sboccia un insipido fior di camelia.

Nella sera straziata d'urli tetri
su dal fiume colore del veleno
fluttua il liquido fascino d'Ofelia.

CHOPIN

A FILIBERTO SCARPELLI

...*Suona un violino*

Oh scacciate quei gatti dalle gambe!
Voglio morir di questa straziante
musica! Le cortine in un istante
s'aprono sulle tenebre profonde.

Tremano gli intestini. Sulla soglia
tutta ignuda e in capelli come furia
terribile apparisce la lussuria
a gridare la sua infame voglia.

E svanisce in un bolide turchino.
O bacio di vetriolo interminabile!
Occhi bianchi d'un bianco allucinante

come calici d'alcool infiammabile!
Oh la frenetica, oh la delirante
rossa masturbazione del violino!

Corrado Govoni.

MISTERO

Non un sorriso d'astri che illumini
il buio fondo, pien di fantasimi,
e non una nota che palpiti
nel silente dominio de l'ombra.

Dietro una mesta visione perdesi
la mia pupilla, molle di lagrime,
e, in metro di ardente preghiera,
su dal core s'eleva una voce.

Tutto è silenzio d'intorno. Un gemito
vien da lontano. Che sia lo spasimo
di un essere senza speranza,
il supremo conato di un vinto?

Invano io chiedo. Silenzio e tenebra
non hanno voci. Invano l'Anima
si affanna. Sta sopra i mortali
sfinge eterna, assoluta il Mistero.

Angelo Maria Tirabassi.

LE RONDINI SIMBOLICHE

(FRAMMENTO)

Dormono le sibille
in seno a le sacre foreste
con lor veggenti pupille
ancora scrutevoli e destè;

Elle seppero tutti i misteri
dei venti, dei mari, dei fiumi.
Elle seppero tutti i pensieri
degli uomini folli e dei Numi...

Uno stormir di dodonee
querce il lor murmure estende
oltre i riversi tripodi
cui la gramigna offende.

Ed i profeti barbati
con dentro i pugni serrati
i rotoli dagli acuti
verbi non iscrutati,
posano dentro l'arce
inviolati sigilli,
con le pupille carche
d'un attesa di squilli
d'oricalchi lontani...

Dormon le profluenti
candide barbe stese
sopra i petti possenti
che furono gli arcani
echi delle distese.

E le rondini in alto
tessono larghi voli,
squarciano rosei veli
di nubi e grigi veli
di vapori terreni...
e sopra i prati ameni
e sui deserti immensi,
ricamano parole
efesie, e sopra i cieli,
su le città, sui mari,
su le tombe e gli altari.
Ed hanno stridi rari,
canti intensi e garriti
di rampogna... ed inviti!

Nella Doria-Cambon.

Gli occhi del mio teschio

Il legnaiulo che serrò la cassa
a colpi di martello, sordamente,
confisse un chiodo nella fronte al morto;
e il chiodo che la fronte ora trapassa
tiene una ciocca morbida e lucente,
piccolo serpe dal dolore attorto.

O teschio dal sogghigno funerario,
in vita non così punse l'idea
quel che i vermi corrosero cervello.
Alta la notte: il sogno mortuario
sta prono in terra e splende l'umil Dea
fra nubi bianche come bianco vello.

Pur me vedo nel teschio e già sogghigno
dai denti che non hanno più gengive
il beffardo sogghigno della morte.
Qual desiderio chiude l'osseo scrigno
di vane forze, vane e fuggitive,
inerti del mistero sulle porte?

Scheletri bianchi, ad un incude immane
foggeremo un piccone distruttore
e smuoverem dai cardini le porte
con cigolio di ferri, se il dimane
di nostra vita è l'ombra, ed il terrore
vien da quest'ombra più che vita forte.

Macabra ridda d'esili fantasmi
noi sospinga l'ignavia dei viventi,
istrioni loquaci nella farsa.
Le verità nascoste ed i sarcasmi
fioriscano con stridere di denti,
mordano loro l'ugola riarsa.

Se dall'eternità che sola voglio
spremere posso un calice d'oblio,
la scheletrita mano, ancora arguta
nel gesto dello scherno e senza orgoglio,
l'effonderà sul seno immondo e pio
dell'unica pietà: - la Prostituta.

Chi simil chiodo rugginoso in fronte
mi fisserà come una gemma in oro?
Di mistero in mistero e d'ombra in ombra,
vagherei calpestando nere impronte,
fin che giunga a toccar l'aureo tesoro
di ciascuno mister, di ciascun'ombra.

Nelle occhiaie più grandi degli spechi
e fonde come il cuor delle caverne
persisteranno, tragiche, impudiche,
lumi di morte, lumi foschi e biechi,
fisse a scrutare le demenze eterne,
due stelle verdi come furie antiche.

Due stelle verdi come furie antiche
lampeggeran dentro le occhiaie vuote,
inverdiranno l'ombra di lor verde;
e coronato il cranio delle ortiche,
se un martellare nuovo lo percuote,
ad ogni colpo diverrà più verde.

O teschi dal sogghigno tanto grande
quanto di voglie nudo e di menzogna,
tutti vi schiarirò di quei verdi occhi,
chè non sapeste sotto le ghirlande
della vita, ghignare alla vergogna,
come or ghignate a questa vita, sciocchi!

Biagio Chiara.

Intorno a una cappella chiusa

Par da secoli chiusa. — In su la porta
sculto è un agnello e un Cristo che lo regge;
nè il latino si legge
quasi più, che ad entrare ancor conforta.
Sui gradini, sgranando un suo rosario.
siede il mendico, cieco e solitario.

Chiusa è in eterno. — Gente
morta quanta vi entrò, con dietro ardente
cera e stolto dolore! — Or de l'informi
umide mura ne le crepe, un muschio
cresce, d'un verde nero.
Dietro, del cimitero
fra le tombe, onde sparsa è quella terra
stan fanciulli, che guerra
fingono e paci a gara.
Brucano capre di quell'erba amara.

Così sosto, ed un poco
anche la guardo, e guardo quei fanciulli
novi e l'antico gioco,
e le croci e i già franti
marmi: ed una speranza, ecco, mi nasce
dentro, sì che a un fragor che mi dispiace
meno, movo per vie tumultuanti.

Che a chi soverchiamente
l'ama - questa che sola è in sul natio
colle, o rovina simile che ingombra
similmente -
l'anima gli fa pure come l'ombra
d'una sua croce, se di veleggiante
luna al gelido lume, su sacrata
terra il suo tedio stampa.
Al suo ricordo, come a spalancata
finestra aùrea fiammella,
d'in su la cima del suo cuor la bella
gioia involasi e svampa.
Scorda ogni bene — se taluno n'ebbe. —
misero! e non vorrebbe
pascersi se non di dolorose

ricordanze, non fondersi a le cose
tutte, che a noi fan cara
sempre la triste, l'inutile vita;
essere con Dio ne l'infinita
pace d'albe e tramonti, in quell'austera
solitudine come ne la nera
folla, e nel gioco di colui che bara
anche, o in festa prepara
la sua tomba: e così piangere poche
lacrime a la rovina
d'un antica grandezza,
ridere ne l'ebbrezza
dei flutti a la marina.
Anima — che per te quest'inneggiate
strofa disciolsi, o forse mi consolo
di come sei nel vero,
cantandoti così come il pensiero
ti vorrebbe — se quel sempre più basso
muro riguardo, di tra il cimitero
vecchio e la strada, e il nero
muschio tra sasso e sasso,
tosto in lunghi rivivo ma soavi
pomeriggi — e son venti anni passati! —
che in me timida e muta eri, e fra i guasti
marmi e l'erbe i compagni in affannati
giochi scorgendo, viva mi balzavi
dentro il petto, nè intoppo il muricciolo
m'era, pur come a capra che le forre
salta, e colà dove più dolci pasti
vede l'altre brucar, belando accorre.
Ma talvolta; giungendo da la via
di ruote, di mestieri
un'eco, un'armonia
ne l'aria costassù cerula e tersa,
o i capelli da spersa
rondine che poi stride e sormonta,
tocchi così che m'illudea, con pronta
mano, fermar quel volo;
là d'un tratto parevami esser solo
fra i compagni, ed in me come una strana
presentiva possanza.

nascere di ciò, d'una lontana
opera il germe..... o la ricordanza.
E se pur sempre come in quell'aurora
d'un'anima — che già più d'una sera
s'ebbe, più d'un aurora? —
sta la cappella, in breve nel mio canto
solo avrà lunga e dolce
vita, che intorno a lei tutto è già tanto
più ridente d'allora.
Sono polvere al vento oggi quei tetri
casolari sul colle, onde preclusa
era un dì la diffusa
vista del mar, del sole che nel golfo
cade, infuocando de le ville i vetri.

Oggi, da la riviera
popolosa discopro in fin l'estrema
punta; una vela palpita e si perde
là dove tosto un verde
lume rispecchierà l'acqua che trema.
L'Alpi discopro, e i colli, e la città
che sui colli si estende, che di borghi
s'arricchisce e di enormi
navi, onde tutti sonano i cantieri,
navi per mari, per porti remoti,
a chi li vide o non li vide mai
sempre noti ed ignoti.
E pur essa — dei caldi
mari non credo ancor farà la nave
ultima spumeggiar l'onda — che grave
d'anni e tedio, rovina
solitaria non più forse sarà.
Al suo posto una scuola, un'officina,
un mormoreo teatro sorgerà.

Così sempre al suo jeri
spera l'Uomo migliore il suo domani,
ben che una voce gli dica: — Domani
si soffrirà come soffrimmo jeri! —

Umberto da Montereale.

“TOUTE LA LYRE,,

Jules Bois. — LE VAISSEAU DES CARESSES — Paris; Fasquelle, éditeur.

E' un magnifico romanzo di costumi contemporanei, fatto per rinvigorire le anime ed ammaliare i sensi in queste ore di sner-vante canicola. — *Maledetto e delizioso libro* — lo definisce una bellissima donna italiana che è anche una scrittrice piena di capriccio. E voglio, già che la ricordo, dare un'idea del suo entusiasmo espresso con una di quelle formule ingenua e pure profonde che sono affatto proprie delle donne d'ingegno latino: — *Voglia grande di parlare di questo Vaisseau... Conoscete, voi, nevero, la mia frenesia di propaganda quando scopro una cosa che mi piace? Io devo parlarne: tutti devono parlarne. Ma è anche, questa, l'unica arte in cui una donna si sente sicura. La donna, del libro non sa niente, non capisce niente, ripete ciò che dicono gli uomini. Essa si sente sicura solo dinnanzi la pagina che piace. E questo libro n'è pieno.*

Dunque il *Vaisseau des caresses* è un libro per piacere immensamente alle donne e — aggiungo io, — per piacere immensamente agli uomini. Jules Bois vi ha trasfusa tutta la sua arte meravigliosa, fatta del più pittoresco fra gli stili letterari e della più squisita conoscenza del cuore umano. Questo Poema della Nave moderna è il poema stesso della Vita, con tutte le sue misteriose attrazioni, i suoi folli passaggi, le sue minute angherie, le sue formidabili passioni, i suoi terribili schianti. L'elemento infinitesimale delle onde, culla, rimbalza, precipita, redime con la sua vicenda ritmica incoercibile quel piccolo e pure completo mondo che passa sulla guancia molle del globo. Il viaggio è verso i paesi di tutte le forme e di tutti i colori, verso quell'estremo Oriente, fra asiatico ed australiano, che rimane sempre la Mecca nostalgica d'ogni delirazione d'artista europeo. Tra una folla varia ma determinatissima di personaggi nei quali l'Autore ha, con mano maestra, abbozzate le smorfie eterne della perfidia, della gelosia, della sensualità, dell'idiozia, della lealtà e dell'interesse, si avanza sul cassero della Nave e

del Destino la coppia eroina di *Glatie* e di *Odon*.

Glatie è un tipo incantevole di donna: la *déracinée*, la *internazionale*, la zingara della vita e dell'amore. Occhi di baiadera, nome e voce d'uccello malese, carne d'inferno, di purgatorio e di paradiso. *Odon* è un tipo incantevole d'uomo: lo scienziato e l'artista del pensiero, il buddista filosofico e letterario, colui che va a portare la sua gran pace etica verso il paese dei *Veda* e del *Nirvana*: e, quasi, nell'atto, crede di compiere con la Vita le sue definitive anguste nozze d'amore. A descrivere il genere di passione che scoppia fra i due esseri antitetici e pure profondamente vocati l'uno verso l'altro, provvede l'Opera che è una sequela di pagine spremute dalla più intenta e radiosa visione della verità. I due amanti celebrano le loro nozze supreme di fronte all'infinita maestà del paesaggio oceanico, stretti, tutt' all' intorno, dalle anguste barriere della mediocrità umana: e, ben sapendo di doversi lasciare al primo sbarco, pregustano tutte le nostalgie divine di sè stessi e dei loro destini futuri disgiunti. Sono due creature intere, nel loro continuo smarrirsi fra gli uomini e le cose. Sono i simboli dell'attimo, dell'ora, del giorno, del mese, dell'anno, del secolo, del mondo che passa, passa, passa, come l'eterna Nave nell'eterna tempesta. Pochi libri, ormai serbano in sè gli elementi che divertono e che fanno pensare. Questo è uno dei più eloquenti. La rapidità elettrica della vita moderna, il carattere sporadico dell'amore, la linea quasi folgorea della bellezza femminile in passaggio, la tendenza delle anime vicendevolmente prese, a sempre più restringere il cerchio della loro danza tetanica fra l'immanente potenza della natura, sono resi con una insuperabile arte dello spasimo, sì che dalla lettura del libro si esce come esercitati, di vene e di polsi, ad un respiro di vita più scettico, ad un piacere d'amore meno doloroso. In due punti l'arte di Jules Bois, nel Romanzo, tocca le cime. Quando, in pochi tocchi, egli ci dà la perfetta immagine del mare nelle diverse ore della giornata, il mare *visto* e *sentito*, il

mare *d'acqua, d'aria e di mistero*: e quando, durante il più tremendo infuriare della tempesta, mentre gli amanti sono abbracciati e la nave sembra dover profondare nell'abisso ogni momento, *Glatie* invoca di morire, *Odon* invoca di vivere.

Lì è veramente l'uomo che sempre resta la bestia superlativamente egoista, che sempre sa vivere un po' fuori dell'amore anche sul più vertiginoso vertice dell'amore; lì veramente è la donna che, quando ama, non percepisce più nulla e si dà tutta all'amore cui si abbandona, sempre convinta, un poco, di abbandonarsi alla morte. La scena dà il brivido che segna il prodigio toccato.

Questo libro che si potrebbe definire il più liquido e il più salubre dei Poemi moderni, per il quadro umano che forma e per la bellezza di stile che prodiga, aggiunge una stupenda foglia d'alloro all'autore illustre dell'*Ippolito coronato* e della *Furia*. E ci auguriamo che anche in Italia questo *Vaisseau des caresses* trovi la sorte riservata ai sempre più rari capolavori del moderno spirito latino.

Notari. — I TRE LADRI — Milano; Ediz. dell'Amministrazione Notari.

Il romanzo si legge d'un fiato. E' nella costruzione pieno di rischi e, pure, di proporzioni esatte. Dalla prima all'ultima pagina l'interesse dura, tenuto acceso con grande accorgimento. Vi si vive una sequela di avventure snodate a filo di rasoio, svolte per una di quelle atmosfere d'inverosomiglianza che la letteratura inglese ed americana hanno reso di moda ma che, nel libro di Notari, serba tutto il profumo ed il fremito della nostrana realtà d'ogni giorno.

I libri di Notari, checchè si dica, sono libri d'idea ed è specialmente sotto questo punto di vista che vanno considerati. Il loro successo non solo non ebbe mai per me, sapore di scandolo ma, anzi, mi significò sempre, nel modo più eloquente, un risveglio della assopita coscienza umanitaria italiana. Anche qui la miseria dell'alto e del sottofondo sociale è lumeggiata con rude

chiarore di lanterne: ogni scoppio di risa soffoca un singhiozzo di pianto: ogni scorcio comico della vita comunica con una prospettiva di tragedia: gli uomini sono le stesse maschere che si sovrappongono sovra lo stesso fantasma squallido, e la vita è un carnevale dai gettoni d'oro e di fango, dove chi più raccatta arrischia di essere più rispettato. L' amarezza che spira dalle pagine dei *Tre ladri* è quella che fa la loro gloria. Sì: il mondo è, e sempre più promette di essere, come lo simboleggia Notari in questo rapido schizzo di costumi ultra-moderni, che, non esito a dichiarare, in taluni punti ha lo scroscio dinamico di certe pagine del Balzac e in altri l'acuto zampillo umoristico di certe pagine del Mirbeau. Il mondo, insomma, è *quella casa dove tutti rubano e sono derubati*.

Lo stile di Notari non accontenterà tutti i puristi. Ma è uno stile fatto per penetrare in tutte le carni ed io dico subito che l'Italia poteva anche aver bisogno di uno scrittore il quale la rompesse una volta per sempre con le tiranniche barriere del *così non si scrive. Così si parla*, ed il romanzo è fatto. Tapioca bestemmia benissimo. Cascarilla perora come un avvocato-poeta. Ornàno tace come un buon marito. La psicologia dei tre Eroi non potrebbe essere meglio pensata nè meglio resa. In quanto all'unica figura di donna, del Romanzo, la signora Noris Ornàno, sfido a trovare nell'ultima produzione letteraria italiana una caricatura meglio tratteggiata e più deliziosamente tipica dell'eterno femminino infernale.

Al celebre autore di *Quelle Signore* auguriamo, poi, di comporre molte pagine simili a quella nella quale egli descrive il getto di monete fatto da Cascarilla dentro l'aula del Tribunale:

« — Un momento, signor Presidente... — interruppe Cascarilla. — Voglia consentire anche a me di compiere alla mia volta un atto di giustizia... mi permetta prima di restituire questa somma a chi legittimamente appartiene... »

« Il commendatore si avvicinò, allungando istintivamente le mani; Cascarilla lo fermò. »

« — Commendatore — soggiunse con un tono tagliente — ho detto che io intendo di restituire questo denaro al suo legittimo

proprietario; ma questo legittimo proprietario non è lei!.. »

« La sala parve vuota, sì grande fu il silenzio nel quale risuonarono metalliche le parole di Cascarilla. »

« — No; non è lei! — ripeté questi. — Lei... del denaro, di questo denaro è semplicemente un grassatore... un volgare grassatore, molto, molto più volgare di Tapioca... Solamente, lei per forzare le serrature... adopera quei grimaldelli, più perfezionati, più insidiosi, più criminali che si chiamano « gli affari »... Vuol sapere chi è il proprietario di questo denaro?... Ecco... guardi!.. »

« Cascarilla aveva afferrato uno dei cartocci; lo lacerò con un colpo secco e fulmineo e, trattenendo per una punta l'involucro rotto, come se fosse una fionda, lanciò il contenuto verso il fondo dell'aula. »

« Nel raggio di sole che dai finestroni alti tagliava obliquo la sala, saettarono guizzi di luce che parvero uno sciame in fuga di insetti d'oro. »

« Sulle porte e sulle pareti si udì un crepitio, indi un tintinnar di suoni come una grandinata di vetri infranti. »

« Vi fu un istante di immobilità paurosa, seguita da uno schianto improvviso. »

« Il pavimento parve crollare sotto la pressione di una forza immane e sconosciuta. »

« La folla come attaccata da una convulsione simultanea si era precipitata e rovesciata sull'oro come una catapulta. Cascarilla aveva preso altri pacchi e successivamente li lanciò in ogni direzione. »

« Una ferocia voluttuosa e sadica splendeva nei solchi madidi della sua fronte e si aggrappava agli angoli duri delle sue labbra aride, mentre le sue mani tremanti, frenetiche e folli scagliavano senza posa il denaro come quelle di una maschera briaca nella più orgiastica vampata di veglione. »

« Tutta l'aula fu una bolgia scatenata. La balaustra di legno che difendeva il pretorio scricchiolò e volò in pezzi. »

« L'onda umana sormontò e travolse i deboli, gli incerti, i ritardatari. Dalle tribune s'alzò un urlo di spavento. »

« Manate d'oro e di biglietti di banca raggiunsero quella folla variopinta e la rotolarono in una lotta bieca di fame che si rivolta. »

« Giudici, avvocati, carabinieri, panche, seggiole, tutto fu travolto e divolto da quella furia di rapina che non distinse più ostacoli, che non conobbe più limiti e che livellò l'aula sotto un maroso spaventevole di torsi e di carne, di piccola, povera, ributtante carne umana. »

A parte la trovata d'indole etico, il pittore di fantasie umane qui si è rivelato gigante: e la misura accorta nella quale il quadro (che sarebbe stato pur tanto facile esagerare) viene dall'artista contenuta è quella che più contribuisce a renderlo perfetto nella sua suggestività e a dare un'idea del potente ingegno artistico dello scrittore. Un'ultima notizia.... sensazionale. Il libro, malgrado gli effetti del treno direttissimo sui buoni lardi dorsali del Commendatore Ornàno e i conseguenti diritti (non doveri) della di lui vezzosa consorte, è innocente come l'acqua di neve e non potrebbe essere questa volta (libro infelice!) sequestrato neppure da Sua Eminenza il Procuratore della Reverendissima Rota Romana.

In quanto alle copiose illustrazioni di Ugo Valeri, dico subito che mi sembrano, veri capolavori.

Francesco Pastonchi. — IL VIO-
LINISTA — Romanzo — Torino; S.
Lattes, Editore.

Pare sia scoccata l'ora del risveglio pel Romanzo italiano. Ora è la volta di un poeta. Francesco Pastonchi, dopo lunga attesa, ha dato alla luce il suo Romanzo che non esitiamo a dichiarare opera magnifica, degna di un intelletto aristocratico e tale da segnare un punto assai elevato nella odierna produzione letteraria del nostro Paese.

Noi non vogliamo dire che molto originale sia il tema impreso a trattare in quest'Opera dall'Autore delle *Odi Italiane*. Trattasi di una storia abbastanza semplice dove l'amore spicca con tutte le sue luci e l'adulterio si proietta con tutte le sue ombre. Nè queste di *Poesia* sono colonne che possano andar spese in uno dei consueti riepiloghi della favola romantica, i quali tornano tanto comodi agli autori pavidetti d'un'analisi critica inesorata, quanto ai critici che vogliono cavarsela senza troppo scoprire il loro animo color di verde-

rame. Diciamo solo che l'atmosfera musicale in cui la dolorosa storia di Jacopo e di Laura è condotta con così esperta mano, serve, di per sé sola, a dare un carattere nuovo al romanzo ed a spostarne certe linee, alquanto usuali, verso zone di luce ancora quasi inesplorate.

Così, fin dalle prime pagine, l'opera ha una sua bellezza tutta particolare; il fascino irrompe, via via, dalla prosa perfetta, avvolge l'anima d'un incanto indefinibile, cresce di potenza nel centro e, sulla fine, raggiunge certi limiti di splendore estetico ai quali, dopo i migliori romanzi d'annunziani, pareva più non fosse possibile arrivare.

Ripetiamo: il Poeta non ha voluto staccarsi dagli esempi che offrono, ormai così frequenti, il Dramma ed il Romanzo contemporanei. L'adulterio usurpa la vita, la scena, il libro e si fa indice dei tempi. L'amore, ormai, è una partita che più non riesce interessante se non viene giocata in trio. Quale stranezza, dunque, se anche Francesco Pastonchi, il dolce poeta dei peschi fioriti e delle chiome d'oro, abbia voluto svolgere, nella sua prosa magistrale, un tema di passione idealistica a base di tradimento coniugale? Egli, in fondo, non ha fatto che porgere intento ascolto alle voci della vita moderna e guardare, nella vita stessa, con occhi di grande sincerità, da finestre voluttuosamente spalancate. Ma, come il Romanzo resta sempre, secondo la definizione zoliana, un lembo di vita visto attraverso un temperamento, Francesco Pastonchi, pura anima di Poeta, non ha saputo resistere alla voglia di esprimere il fondo migliore della sua visione e di purificare, quasi diremmo, l'ambiente del peccato solito con la creazione del tipo protagonistico eccezionale di Jacopo, una delle più squisite, delle più alte, delle più dolorose anime d'arte incontrate sulla via del sogno.

La bellezza simbolica dell'opera e il merito dell'Autore stanno, per noi, tutti in questo: nel fatto di una vicenda abbastanza comune messa dentro un'atmosfera d'arte sublime, nel cerchio d'uno di quei misteri psi-

chici che tanto spesso, auspice la Musica, sembrano oggi più che mai direttamente confinare col mistero universale. Non per nulla il ritmo, l'indefinibile ritmo che prende le parole e le solleva indipendentemente dal metro o dalla rima, governa dalla prima all'ultima pagina questo nuovo Romanzo d'Italia e, in taluni punti, ne fa una corretta ma vibrante sinfonia di febbri umane. Basterebbero, a provar ciò, le pagine di psicologia della musica e del musicista, sgorganti ogni qualvolta l'archetto di Jacopo delira sul tetracordo dello strumento nominato il *Divino*: e le molteplici diffuse scene d'amore, di dolore, di poesia, di tormento, di nostalgia, di morte. Le pagine estreme che descrivono l'agonia del Violinista suicida di veleno (agonia della carne e dell'ideale) sono d'un effetto irresistibile e assolutamente degne di un grande artista.

Noi apparteniamo al numero di coloro che credono all'avvenire del Romanzo italiano, le cui sorti presentiamo affidate alle sacre mani della Poesia.

Francesco Pastonchi è venuto a darci pienamente ragione. Egli ha dato un forte Romanzo perchè è soprattutto un forte Poeta, ossia un cervello invigorito alle onde della musica e del pensiero. — Avanti!

Guido Verona. — L'AMORE CHE TORNA — Romanzo. — Milano; *Baldini e Castoldi, editori.*

Il poeta del *Bianco Amore* ha portato nel Romanzo il suo notevole senso lirico e una forte esperienza del giovine sangue umano felice di vivere e di disciplinare la vita. Anche questo è un libro che si legge con vero piacere. È fatto d'uno stile semplice ma luminoso. I tipi vi sono delineati con verosimiglianza e analizzati con potere psicologico. Le descrizioni sono sempre pittoriche: i viluppi degli esseri e dei casi, interessanti: gli sguardi sulla vita e sul destino, impeccabili. Il romanzo, che è di gran mole (e, senza dubbio di eccessiva mole data la tenuità etica del soggetto e la evidente scarsa

intenzione, nel Poeta, di fare della sinfonia d'anime e di cose) conquista, passo passo, la sua vittoria, ed appare fatto per suscitare un mondo di sensazioni nostalgiche nelle anime che hanno vissuto, amato e disamato senza nè piegarsi nè rompersi sulle vie della vita.

Diego Santambrogio. — *Pensieri, favole, allegorie e profezie di Leonardo da Vinci volte in versi italiani.* — Bergamo; (*Istituto Italiano d'arti grafiche*).

Il traduttore, un caro dolce tipo di padre sensitivo, porta un nome assai noto ai cultori della critica e della storia dell'arte. Antico patriota e soldato, egli vibra ancora di entusiasmi giovanili che furono tutti per la Patria e per la Poesia. Chi non conosce la sua limpida traduzione di Lenau e i suoi versi originali sparsi dovunque, pieni di soavità e di pensiero? Diego Santambrogio ha avuto l'eccellente idea di volgere in poesia taluni dei più celebri piccoli componimenti di Leonardo da Vinci. Questo gran Mago dello spirito latino, nella multiforme vampa del suo genio poliedrico, ha trovato modo di schizzare sulle carte pensieri, favole, facezie, allegorie, profezie nelle quali si direbbe confessata tutta la singolarissima natura dell'uomo e dell'artefice. Schizzi letterari che hanno un indefinibile ritmo il quale li fa apparire costantemente figliati in un impeto di esaltazione poetica, tanto preziosa quanto ingenua appare la forma usata a rivelarli. Diego Santambrogio ha vestito la forma arcaica e, talvolta, astrusa del Vinci, co' suoi versi chiarissimi, precisi nel loro sapore classico, assai idonei a far penetrare nell'animo dei lettori la verginità e la potenza del concetto vinciano. E' un'opera che merita l'attenzione del mondo letterario e che ci auguriamo abbia ad entrare come testo nelle scuole, dove la figura leonardesca sempre ci parve troppo trascurata.

Paolo Buzzi.

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: Alfred Vallette

LA RÉNOVATION ESTHÉTIQUE

(QUATRIÈME ANNÉE)

Rédacteurs en chef: EMILE BERNARD, LOUIS LORMEL, ARMAND POINT

Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées avec luxe,
formant par an deux magnifiques volumes de 336 pages.

ABONNEMENT: France et Etranger, **10** francs par an
12, Rue Cortot, PARIS (XVIII.^e)

LA TOISON D'OR

2.^e ANNÉE

ON SOUSCRIT à la Rédaction: MOSCOU, *Norvinsky boulevard, maison Rogofine*; PARIS, *Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse*; H. FLOURY, *Boulevard des Capucines*; HACHETTE, *79, Boulevard St. Germain*.

Prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 frs. Le Directeur: NICOLAS RIABOUCHINSKY.

Românul

POLITIC - LITERAR - RELIGIOS

Redactia si administratia:
Strada Lucaci, N. 10 - Bucarest

“ PAN ”

REVUE LIBRE

Directeur: JOËL DUMAS

MONTPELLIER - Rue de l'Observance, 10

LES MARGES

GAZETTE LITTÉRAIRE

Publiée par M. EUGÈNE MONTFORT

Le numéro ordinaire: **0 fr. 50** - L'abonnement à 6 numéros: **3 francs**
Le premier volume est en vente au prix de **5 francs**

5, Rue Chaptal, PARIS (IX.)

VERS ET PROSE

PARIS — 18, Rue Boissonade

Directeur: Paul Fort

LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8^e ANNÉE)

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LÉON BOUCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

LA BALANCE

(VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1908 - CINQUIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: **18 fr. par an.**

Directeur: SERGE POLIAKOFF

Bureau: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

V I R

Rivista di Idee ed Arte

DIREZIONE: Via Dante Alighieri, 14
FIRENZE

La Phalange

Directeurs: JEAN ROYÈRE - JULIEN OCHSE

6, Villa Michon (Rue Boissière)
PARIS

RENACIMIENTO

Director: G. MARTINEZ SIERRA

Velasquez, 76 = MADRID

E. SANSOT ET CIE. EDITEURS. - PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE:

La Ville charnelle

POÈMES LYRIQUES

DE

F. T. MARINETTI

Prîx: 3 fr. 50

Les dieux s'en vont, D'Annunzio reste

ÉTUDE CRITIQUE

DE

F. T. MARINETTI

illustrée par le peintre UGO VALERI

Prîx: 3 fr. 50

Prezzo del presente fascicolo: Lire 1.-